

LE DÉPASSEMENT DE L'EGO
OU LA CRUCIFIXION

Fernand Saniel

Le dépassement
de l'Ego
ou la Crucifixion

Spiritualité

Éditions Persée

DU MÊME AUTEUR

Pour une pédagogie de la qualité, une éducation de la vie,
1997, Éditions L'Harmattan

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

*Celui qui s'efforce vers la libération avec l'idée
du « Je » ne l'atteindra jamais.*

Milarépa

PRÉFACE

L'intention, dans les quelques pages soumises ici à l'attention du lecteur, est de présenter ce que la religion chrétienne appelle la « crucifixion » sous un jour réaliste, c'est-à-dire dépouillé des images et symboles.

Notre but n'est pas de choquer ceux qui veulent voir dans cet épisode central des Évangiles un événement unique, et, par conséquent, chargé de merveilleux. Il est seulement de mettre en évidence l'évolution humaine qu'il sous-tend.

Le premier chapitre présente la raison d'être de la crucifixion. L'abord semblera peut-être aride, même si le vocabulaire est simple. C'est que la réalisation dont il s'agit n'est pas de portée aisée. Les chapitres suivants décrivent les étapes de cette grande expérience de renoncement. Nous espérons que le sujet s'éclaircira alors progressivement.

Cependant, nous n'abuserons pas le lecteur en lui faisant croire qu'il lui suffira de lire et de comprendre pour réaliser ce qui est décrit.

La « crucifixion » est une grande expérience humaine, finale pourrait-on dire. Et ce n'est que par l'expérience que l'on peut en réaliser la vérité.

Certains voudront, d'une manière récurrente quand il s'agit de spiritualité, nier la réalité des expériences évoquées. Mais, pour reprendre un propos de Montaigne, on répondra qu'il est présomptueux de nier la réalité d'expériences que l'on n'a pas soi-même vécues. « C'est folie, dit même l'auteur des *Essais*, de juger du vrai et du faux à notre suffisance. »

Afin de faciliter l'accès aux idées, nous avons fréquemment utilisé de plusieurs termes pour désigner une même réalité. Ce ne sont pas les mots qui importent, mais le sens qu'ils véhiculent. Or, ce sens fait nécessairement appel à l'intuition personnelle. C'est elle que nous sollicitons du lecteur.

INTRODUCTION

UN PARCOURS SYMBOLIQUE

Quelle que soit la réalité du parcours biblique de Jésus de Nazareth, son histoire doit être interprétée en termes de développement psychologique et spirituel. La mort par crucifixion, particulièrement, est symbolique d'une évolution offerte à tout être humain. Par-delà les anecdotes et le merveilleux, un sens gît qui ne concerne pas seulement l'homme de Nazareth. Le *Nouveau Testament* ne nie pas, d'ailleurs, que des réalisations plus grandes que celles de Jésus-Christ¹ nous soient promises, ce qui sous-entend – a minima – le caractère universel de la crucifixion.

Il est nécessaire, à une époque de doute quant aux valeurs susceptibles de guider l'humanité, de sortir des images merveilleuses pour toucher du doigt les réalités sous-jacentes. Ne peut-on tirer un trait sur les lectures « à la lettre » des *Évangiles*, de manière à sortir des croyances infantilisantes qui jettent le discrédit sur des textes souvent riches de sens ? L'évolution de l'humanité permet

1 – Nous tenons que Jésus de Nazareth et le Christ sont deux personnages différents, et que cela peut se démontrer. Mais, dans la mesure où une conséquence de la crucifixion est d'établir dans un amour spirituel que l'on dit aussi christique – ou bouddhique –, ce n'est pas sans raison que l'on peut désigner le Nazaréen sous le vocable composé de Jésus-Christ.

d'exposer certains faits jusque là voilés par des symboles, voire totalement occultés. La particularité du Nazaréen est d'avoir présenté au monde un épisode du progrès accompli par l'enfant prodige sur le chemin du retour à la maison du père, à son essence. Cependant, cette expérience n'était pas nouvelle. Mais en raison de sa difficulté, il n'était même pas question de l'évoquer hors des mystères et du rapport de maître à disciple. L'évolution attendue de l'humanité vers une unité organique a justifié une présentation publique de l'épisode. Son progrès accéléré permet maintenant de donner, d'une présentation imagée, une interprétation réaliste.

Cela ne rendra pas la vérité immédiatement palpable, et encore moins facilement réalisable. Il y a loin d'une compréhension intellectuelle à la réalisation. La compréhension intellectuelle relève de l'analyse, donc du mental. La réalisation implique la conscience, donc l'expérience, sous une forme ou sous une autre. Mais la présentation réaliste des faits permet d'entrevoir un objectif, et éventuellement de poser consciemment le pied sur le chemin. Croire qu'il suffirait qu'un homme meure sur une croix pour sauver tous ses congénères relève de l'illusion. Il n'y a pas de chaises à porteurs sur le sentier de l'évolution. On doit marcher et se salir les pieds à la poussière du chemin. Le mérite du Nazaréen est de nous montrer le but et les moyens. Ainsi facilite-t-il l'ascension, comme le fait l'initiateur d'un parcours d'escalade. Que Sir Hillary ait vaincu l'Everest ne nous hisse pas, ipso facto, sur le toit du monde. Il reste à progresser derrière lui en profitant de ses repères.

La *Bible*, dans son ensemble, masque largement ses propos. Quant aux *Évangiles* eux-mêmes, ce n'est qu'un tissu de symboles, depuis la relation des expériences du Nazaréen jusqu'aux expressions les plus simples.

On ne peut comprendre, par exemple, que le Christ puisse s'adresser à ses disciples comme à de « petits enfants », sauf à admettre qu'il s'agit là d'un âge spirituel. Ses disciples n'en sont encore, du point de vue du développement intérieur, qu'à l'enfance, aussi étonnant que cela puisse paraître. Ce sont d'ailleurs les mêmes mots que la Diotime du *Banquet* de Platon emploie en s'adressant au jeune Socrate, ce qui semble indiquer l'existence d'un vocabulaire occulte universel. Plus loin dans les *Évangiles*, il s'agira d'un « jeune homme riche » qui refuse de suivre le Christ jusqu'à la crucifixion. On admettra qu'il s'agit encore d'un âge spirituel, plus avancé puisqu'il précède l'expérience de la crucifixion. Comme le corps a son âge, l'âme a le sien.

La naissance de Jésus est symbolique. Son baptême est symbolique. Sa transfiguration est symbolique. La crucifixion, par delà les circonstances matérielles qui l'entourent, est symbolique.

Quel est donc, derrière les symboles, le vécu des hommes qui traversent l'épreuve qui porte, chez les chrétiens, le nom redoutable de « crucifixion », et, chez les orientaux, d'une manière déjà plus compréhensible, celui de renonciation ou de « grande renonciation » ?

Que se cache-t-il derrière la relation d'un homme à son « Père » dans les Cieux ? Que signifie ce Père ? Et surtout, que peut bien vouloir dire la mort sur une croix ?

LA DÉCHIRURE DU VOILE

La crucifixion est le processus par lequel l'homme se libère du fardeau de la conscience de soi et s'extrait de ce que l'on nomme le « monde ».

On pourrait s'étonner que la conscience de soi puisse devenir un fardeau, car l'homme a plutôt tendance à la cultiver. Il trouve plaisir à s'affirmer comme centre de son monde, et du monde s'il se peut. La conscience de soi prend même la forme d'un besoin de domination. Jusqu'à ce mot de l'empereur, ou du poète : « Je suis maître de moi comme de l'univers ».

Le poids de la conscience de soi ne commence à se manifester qu'au début de la phase de retrait ou de détachement du monde¹. Ceci intervient dans un contexte de lutte entre les valeurs personnelles et les valeurs altruistes. L'objectif n'est plus seulement l'assertion de la personnalité, mais le contact avec l'âme. De fait, l'homme oscille entre les opposés. C'est alors, le conflit s'installant, que le poids de l'individualité mondaine et forcément séparative devient progressivement insupportable. Il faut sortir de l'isolement de la personnalité pour en apercevoir les contours et chercher à s'en dégager. Plus l'homme recule en lui-même dans

1 – La croix portée par Jésus-Christ lors de la montée au calvaire est symbolique du fardeau de la conscience réfléchie.

son aspiration à l'être, plus est pesante sa tendance égocentrique et plus grandit sa lassitude.

Tout, dans la nature, est doté d'une conscience. C'est l'âme des choses. Les plantes, les animaux ont, évidemment, une conscience qui leur permet l'adaptation. Les plantes réagissent à leur milieu. Les animaux développent même un mental, à un point qui permet de parler, pour les plus évolués d'entre eux, d'un embryon d'intelligence. Mais ils restent dénués de ce qui pourrait se réfléchir dans ce mental : l'âme rationnelle.

Peut-être est-il utile de s'arrêter un moment sur cette réalité que l'on appelle l'âme, et particulièrement l'âme rationnelle.

Ce n'est pas sans raison qu'Aristote distingue deux fonctions de l'âme, l'une de connaissance, l'autre de création. Dans sa fonction de création l'âme est ce qui anime, donne vie à une substance matérielle. Elle en est la forme. Quand l'âme se retire, la vie du corps cesse.

Dans sa fonction de connaissance l'âme rationnelle est l'intelligence individualisée². Mais il ne s'agit pas de cette faculté mentale qui permet la réflexion. Aristote distingue ces deux fonctions. Pour bien comprendre la distinction il faut saisir que la fonction d'intelligence est séparée du corps ou personnalité. C'est, en fait, dans sa pureté, l'essence de l'âme. C'est la capacité à s'identifier aux intelligibles. Ce qui fait dire à Parménide que penser et être sont un. En elle-même l'Intelligence n'est rien qu'activité, pure activité. Elle n'est, dit Aristote, effectivement « rien avant d'opé-

2 – A l'incarnation, cette âme s'ancre au niveau mental. C'est l'âme incarnée, distincte de l'âme elle-même du fait des voiles ou enveloppes qui la limitent.

rer ». Et il la compare à un tableau sur lequel aucun dessin ne se trouve réalisé.

En tant que possibilité de connaissance universelle, cette Intelligence est identique au Saint-Esprit des chrétiens ou à l'Atma des bouddhistes. Ce qui n'a rien d'étonnant puisque, bien sûr, il n'y a qu'une seule réalité, même si les noms pour la désigner sont multiples. Du point de vue des vocables, c'est la confusion. A une diversité de civilisations, voire de penseurs, correspond une pluralité de noms. L'unité se trouve dans le sens, et plus encore au niveau de l'essence.

Si l'on veut préciser la nature de l'âme, on remarquera qu'elle n'est pas une unité sans parties, comme on tendrait à l'admettre, mais bien triple, comme la personnalité est triple. Et on ne voit pas comment il serait possible de rendre compte de la crucifixion hors de la connaissance des strates de l'âme. Non seulement elle est triple, mais chaque partie est contenue dans la précédente à la manière dont Spinoza dit du sentiment qu'il enveloppe l'idée. Un sentiment est nécessairement provoqué par une appréhension, par une idée. Mais ce qui apparaît à notre conscience, ce n'est pas cette idée, mais la vague émotionnelle qu'elle provoque. La cause se discerne souvent à peine, et parfois même disparaît complètement à notre vue. De la même manière, notre essence est cachée sous un certain nombre de voiles qu'il s'agit de lever. C'est tout le problème de l'évolution. Cette idée est très apparente dans la Bible, en particulier à la crucifixion où il est dit que le voile du temple se déchire, symbolisant l'ouverture à un niveau plus intérieur de l'être. Le temple même exprime cette conception avec ses trois niveaux d'accès : la partie commune, le Saint et le Saint des Saints, soit la personnalité, l'âme et l'esprit, les trois instances constitutives de la nature humaine.